



Cypriana, fureuse, se jeta sur lui. (Page 131.)

un évêque ne réside pas toujours; monseigneur d'Herblay pourrait n'être pas si loin que vous le craignez.

— Oh! dites-moi son adresse.

— Je ne sais, mon ami.

— Décidément me voilà perdu! je vais aller me jeter aux pieds du roi.

— Mais, Baisemeaux, vous m'étonnez; comment, la Bastille pouvant produire cinquante mille livres, n'avez-vous pas poussé la vis pour en faire produire cent mille?

— Parce que je suis un honnête homme, cher monsieur d'Artagnan, et que mes prisonniers sont nourris comme des potentats.

— Pardieu! vous voilà bien avancé; donnez-vous une bonne indigestion avec vos belles nourritures, et crevez-moi d'ici à demain midi.

— Cruel! il a le cœur de rire.

— Non, vous m'affligez... Voyons, Baisemeaux, avez-vous une parole d'honneur?

— Oh! capitaine!

— Eh bien, donnez-moi votre parole que vous n'ouvrirez la bouche à personne de ce que je vais vous dire.

— Jamais! jamais!

— Vous voulez mettre la main sur Aramis?

— A tout prix!

— Eh bien, allez trouver M. Fouquet.

— Quel rapport?...

— Niais que vous êtes!... où est Vannes?

— Dame!...

— Vannes est dans le diocèse de Belle-Isle, ou Belle-Isle dans le diocèse de Vannes. Belle-Isle est à M. Fouquet: M. Fouquet a fait nommer M. d'Herblay à cet évêché.

— Vous m'ouvrirez les yeux et vous me rendez la vie.

— Tant mieux! Allez donc dire tout simplement à M. Fouquet que vous désirez parler à M. d'Herblay.

— C'est vrai! c'est vrai! s'écria Baisemeaux transporté.

— Et, fit d'Artagnan en l'arrêtant avec un regard sévère, la parole d'honneur?

— Oh! sacrée! répliqua le petit homme en s'apprêtant à courir.

— Où allez-vous?

— Chez M. Fouquet.

— Non pas, M. Fouquet est au jeu du roi. Que vous alliez chez M. Fouquet demain de bonne heure, c'est tout ce que vous pouvez faire.

— J'irai; merci!

— Bonne chance!

— Merci!

— Voilà une drôle d'histoire, murmura d'Artagnan, qui, après avoir quitté Baisemeaux, remonta lentement son escalier. Quel diable d'intérêt Aramis peut-il avoir à obliger ainsi Baisemeaux? Hein!... nous saurons cela un jour ou l'autre.

— La suite au prochain numéro. —

BRAS D'ACIER

PAR

ALFRED DE BRÉHAT.

(Suite.)

Une fois à bord, j'ai fait de mon mieux pour gagner ma vie. Dans les premiers temps, les vieux matelots me malmenaient souvent parce que je n'étais pas assez leste, et que je m'affalais quelquefois tout de mon long sur le pont. Peu à peu, je suis devenu plus fort et plus adroit. Puis, Jann Toulhéry, et Fanche Lekaër, deux gars de Saint-Pol qui étaient à bord et qui aimaient à m'entendre jouer du biniou, ont pris mon parti. A la fin du voyage, j'étais si bien avec tous les matelots que chacun m'a fait un petit cadeau en me quittant. Toulhéry

et Lekaër sont venus me mettre à terre dans la yole. Ils ne pouvaient pas se décider à me laisser partir.

J'avais déjà été bien étonné, bien ahuri en arrivant à Nantes, mais ce fut bien pis à San-Francisco. Souvent je me demandais si j'étais bien éveillé et si je n'avais pas le cerveau détraqué. Les premières nuits, j'ai couché en plein air, car les logements étaient trop chers pour ma bourse. Puis, une pauvre femme que j'ai défendue contre des ivrognes, et dont le mari venait d'arriver des mines avec quelque argent, me donna une place dans sa tente. Son mari m'indiqua les objets qu'il me faudrait acheter pour mon voyage; mais, avec quatorze écus qui me restaient en comptant ceux que mes pays avaient glissés dans ma poche en me quittant, je ne pouvais pas faire toutes ces emplettes-là. Je demandai seulement au mineur qu'il m'indiquât la route à suivre, et je partis en me confiant à la Providence. Vous voyez bien que j'avais raison de compter sur elle. Le bon Dieu sait bien que ce n'est pas pour moi que je veux de l'or, et j'espère qu'il ne m'abandonnera pas.

— Vous êtes un brave et honnête garçon, Loïc, dit Pablo en tendant la main au petit Breton. Si Dieu permet que nous réussissions dans notre expédition, je ferai en sorte que vous atteigniez le but de votre pieuse entreprise.

Berthe lui témoigna de son côté tout l'intérêt que lui inspiraient sa courageuse résolution et son dévouement à ses bienfaiteurs. Rosina le félicita aussi; mais il était évident qu'avec son caractère romanesque, elle avait été un peu désappointée par ce récit sans amour et sans incident dramatique.

Tant qu'avait duré son récit, le petit Breton, emporté par sa narration, avait parlé sans embarras et sans confusion. Mais, dès qu'il eut terminé, et surtout dès qu'il entendit Berthe et Rosina le complimenter, il balbutia, rougit et n'osa plus lever les yeux.

— Alors, lui dit Berthe, c'est sans doute à